

chons à régler des difficultés plus grandes que celles qui ont plongé d'autres pays dans toutes les horreurs de la guerre civile. Nous cherchons à faire paisiblement et d'une manière satisfaisante ce que la Hollande et la Belgique, après des années de luttes, n'ont pu accomplir. Nous cherchons, par une calme discussion, à régler des questions que l'Autriche et la Hongrie, que le Danemark et l'Allemagne, que la Russie et la Pologne n'ont pu qu'écraser sous le talon de fer de la force armée. Nous cherchons à faire sans intervention étrangère, ce qui a arrosé de sang les belles plaines d'Italie. Nous nous efforçons de régler pour toujours des différends à peine moins importants que ceux qui ont déchiré la république voisine et qui l'exposent aujourd'hui à toutes les horreurs de la guerre civile. [Écoutez !] N'avons-nous donc pas raison, M. l'ORATEUR, d'être reconnaissants de ce que nous avons trouvé une solution plus avantageuse que celle qui a produit de si déplorables résultats dans d'autres pays ?—Et ne devrions-nous pas tous nous efforcer de nous élever à la hauteur de la circonstance, et chercher sérieusement à traiter cette question jusqu'à la fin avec la franchise et l'esprit de conciliation qui ont, jusqu'à présent, marqué la discussion ? (Écoutez ! écoutez !) Lascène qu'offre cette chambre en ce moment, j'ose l'affirmer, a peu de parallèles dans l'histoire. Cent ans se sont écoulés depuis que ces provinces sont devenues, par la conquête, partie de l'empire britannique. Jene veux pas faire de vantardise—je ne veux pas pour un instant évoquer de pénibles souvenirs,—car le sort fait alors à la brave nation française, par la fortune de la guerre, aurait bien pu être le nôtre sur ce champ de bataille mémorable. Je ne rappelle ces anciens temps que pour faire remarquer que les descendants des vainqueurs et des vaincus de la bataille de 1759 siègent ici aujourd'hui avec toutes les différences de langage, de religion, de lois civiles et d'habitudes sociales presque aussi distinctement marquées qu'elles l'étaient il y a un siècle. (Écoutez !) Nous siégeons ici aujourd'hui et cherchons à l'amiable à trouver un remède à des maux constitutionnels et à des injustices dont se plaignent, les vaincus ? Non, M. l'ORATEUR, mais dont se plaignent les conquérants ! (Applaudissements des franco-canadiens !) Ici siègent les représentants de la population anglaise qui réclame justice—justice seulement ; et ici siègent les représentants de la population

française qui délibèrent dans la langue française sur la question de savoir si nous l'obtiendrons. Cent ans se sont écoulés depuis la conquête de Québec, mais voici que les enfants des vainqueurs et des vaincus siègent côte-à-côte, tous avouant leur profond attachement à la couronne britannique,—tous délibérant sérieusement pour savoir comment nous pourrions le mieux propager les bienfaits des institutions britanniques,—comment on pourra établir un grand peuple sur ce continent en relations intimes et cordiales avec la Grande-Bretagne. (Applaudissements.) Dans quelle page de l'histoire, M. l'ORATEUR, trouverons-nous un fait semblable ? Ce trait ne restera-t-il pas comme un monument impérissable de la générosité de la domination anglaise ? Et ce n'est pas en Canada seulement que l'on voit ce spectacle. Quatre autres colonies sont en ce moment occupées, comme nous le sommes, à témoigner de leur attachement inébranlable à la mère-patrie, et à délibérer avec nous sur les moyens les plus propres à prendre pour accomplir la mission importante qui leur est confiée et favoriser le développement des abondantes ressources de ces vastes possessions. Et l'œuvre que nous avons proposée de concert peut à bon droit éveiller l'ambition et l'énergie de tout bon patriote de l'Amérique Britannique. Jetez, M. l'ORATEUR, un coup-d'œil sur la carte du continent d'Amérique, et voyez cette île (Terreneuve) qui commande l'embouchure du noble fleuve dont le cours traverse notre continent presque dans toute sa longueur. Eh bien, messieurs, cette île égale en étendue le royaume de Portugal. Passez le détroit et abordez sur la terre ferme ; vous vous trouvez sur les rives hospitalières de la Nouvelle-Ecosse, pays aussi grand que le royaume de la Grèce. Voyez ensuite la sœur provinces du Nouveau-Brunswick, dont l'étendue égale celle du Danemark et de la Suisse réunis. Remontez le St. Laurent jusqu'au Bas-Canada,—pays aussi considérable que la France. Continuez jusqu'au Haut-Canada—contrée mesurant vingt mille milles carrés de plus que la Grande-Bretagne et l'Irlande réunies. Traversez le continent jusqu'aux côtes du Pacifique, et vous vous trouvez sur le sol de la Colombie Anglaise, véritable terre promise—égale en étendue à l'empire d'Autriche. Je ne parle pas ici des immenses territoires sauvages situés entre le Haut-Canada et le Pacifique, dépassant en étendue l'empire de Russie, et